Archaeology & History in Lebanon, Issue Sixteen : Autumn 2002, p. 49-58.

François Pouillon

Camille Rogier, peintre orientaliste et viveur: pièces pour un puzzle [1]

"Connais-tu Camille Rogier ?", me demanda un matin mon ami Dominique Colas, qui testait là mes connaissances en peinture orientaliste. Il venait de lire dans la *Correspondance* de Flaubert, une fameuse lettre de Beyrouth où il était fait état d'un singulier fonctionnaire français en poste dans la capitale libanaise : "C'est un peintre de Paris, un de la clique de Gautier, qui vit là en orientalisant". Et d'évoquer, à propos de notre homme, une virilité hors du commun: "Quand il était à Constantinople, la réputation s'en était répandue et les Turcs venaient exprès, le matin, pour le voir" (à Bouhiet, du 20 août 1850). Un personnage intéressant en effet.

Pourtant ma documentation sur la peinture orientaliste, faite alors essentiellement d'inventaires biographiques, se trouvait à son sujet étrangement défaillante. Il y figurait rarement, et il faisait alors l'objet de notices très lacunaires, laissant de l'incertitude sur des points essentiels et notamment sur ses dates de naissance et de mort. Rien dans le Bénézit [2] qui se limitait à signaler sa présence au Salon entre 1833 et 1848. Quand des dates étaient fournies, c'était pour nous mettre dans un plus grand embarras: on le faisait naître entre 1805 et 1810, mourir entre 1860 et 1896 ! Autant dire, une origine incertaine et une fin discrète. Entre les deux, une existence nomade qui le trouvait selon le cas à Paris, à Istanboul, à Beyrouth et à Marseille, sans que ces destinations soient toujours citées toutes.

On savait beaucoup de choses pourtant sur ce vagabond, mais il était la victime de la parcellarisation de la recherche. Car il avait croisé, à un moment ou à un autre de sa vie, quelques-uns des plus grands écrivains de ce temps. Mais on ne prenait pas garde que le bambocheur dont parle Flaubert à Beyrouth et l'"ami peintre" de Nerval à Constantinople, ne formaient qu'une seule et même personne. On ne s'était pas préoccupé de mettre en rapport ces différents chapitres de l'histoire littéraire. Pour dresser un portrait plus circonstancié du personnage, il n'y avait qu'à raccorder entre eux les admirables travaux d'érudition constitués par les dix-neuviémistes.

Ami de jeunesse de Gautier et de Nerval, Camille Rogier s'est d'abord signalé dans la chronique romantique comme le locataire d'un appartement, rue du Doyenné, où leur groupe vécut une joyeuse bohème. Il y soude une amitié durable avec Nerval, Gautier, Arsène Houssaye et quelques autres. C'est lui qui y amène la "Cydalise", une grisette dont Gautier s'éprend. C'est "chez Rogier"

1 Une première version de ce travail est parue dans le *Bulletin de la Société Th. Gautier*, 12, 1990, pp. 55-87.
2 *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, nouv. éd., Paris, Gründ, 1964, t. 7.

encore qu'a lieu, en novembre 1835, un fameux bal costumé, à l'occasion duquel il repeint, avec l'aide de jeunes rapins nommés Chassériau, Corot, Marilhat, un immense salon baroque. Ce lieu est évoqué à maintes reprises, dans les livres de souvenirs de nos auteurs, toujours avec nostalgie. Ils ne manquent jamais de signaler la place éminente qu'y occupait Rogier; ces regards rétrospectifs évoquent à son propos, dès cette époque, les signes d'une vocation orientale - ce qui ne nous paraît pas établi.

Le second écho littéraire nous est donc fourni par le récit du séjour à Constantinople de Nerval. "J'avais retrouvé à Péra", écrit-il dans son *Voyage en Orient,* "un de mes plus anciens amis, un pein-



1

3 Cf. René Jasinski, "Une collaboration de Gautier et de Nerval : la préface à la Turquie de C. Rogier", *Le Mercure de France*, 15.II.1925, pp. 239-244.

4 *La Turquie, mœurs et usages des orientaux au dix-neuvième siècle. Scènes de leur vie intérieure et publique, harems, bazars, cafés, bains, danses et musique, coutumes levantines, etc.*, Paris, impr. Lemercier, 1846, préface de Th. Gautier (grand in-folio, 20 p. et 25 pl. en noir) ; nouv. livraison, 1847 et 1848 (en couleur).

5 Ed. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade) pour Flaubert et Nerval ;. Ed. Droz pour Gautier (Éd. Claudine Lacoste).

6 Cf. Eugène Forgues, "Camille Rogier", *Le Livre,* 1883, pp. 8-13 ; Philippe Burty, *Camille Rogier, vignettiste*, Paris, Ed. Monnier, 1887.

7 Exactement à Meyne dans le Gard. Cf. Jean Ziegler, "La Turquie au XIXe siècle : Albums de Camille Rogier", *Bulletin du Bibliophile*, 1985 (2), pp. 189-200. C'est dans sa famille que Nerval, de retour de Constantinople, viendra fêter Noël en 1843.

tre français qui vivait là depuis trois ans, et fort splendidement, du produit de ses portraits et de ses tableaux". Il s'agit de Rogier, nommément cité ou de façon allusive comme un "ami peintre". Gérard souligne tout le bienfait qu'il reçoit à être ainsi logé, guidé en ville, initié au fonctionnement byzantin du Sérail. Et les amis repartent ensemble en France, au tournant de l'année. Ces retrouvailles sont à l'origine d'une réactivation du groupe du Doyenné. Publiant après le retour à Paris, en 1846, une collection de lithographies tirées de scènes ottomanes, Rogier demande à Nerval une préface, que celui-ci ébauche en effet, laissant à Gautier la tâche de l'achever - et de la signer [3]. C'est *La Turquie, mœurs et usages des Orientaux...* , qui comporte en outre un long texte explicatif [4].

Le livre n'a pas le succès escompté, qui permettrait d'imposer son auteur au monde artistique parisien. C'est donc à Beyrouth que Flaubert va retrouver Rogier, comme directeur des Postes. Il est devenu fonctionnaire! Il ne s'est pas rangé pour autant, si l'on en croit les récits parvenus sur cette rencontre. Dans sa somptueuse maison, il offre en effet aux voyageurs une séance de harem à l'orientale avec quatre prostituées. Flaubert en rapportera un souvenir attendri... et cuisant: il pense avoir contracté là la syphilis qui le tourmentera longtemps.

Les correspondances publiées de Nerval, Gautier ou Flaubert nous apprennent que leurs relations d'amitié perdurent malgré l'éloignement, qu'ils se retrouvent périodiquement à l'occasion des séjours de Rogier en France. Installé finalement à Marseille, comme responsable des Postes toujours, il ne manque pas d'offrir à ses amis l'hospitalité d'une étape moins lointaine.

1 **Dans cette représentation de la vie festive du Doyenné, il devrait être possible d'identifier les différents personnages. On n'est assuré que de l'homme à la pipe qui doit être Nerval. Logiquement, Rogier est au centre, portant un toast. L'amoureux, un genoux à terre, devrait être Gautier. L'homme à barbe carrée à droite est mis en valeur : ce doit être l'auteur, Arsène Houssaye.**
- "Au Doyenné", Vignette de Camille Rogier pour *les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle* (1830-1880), d'Arsène Houssaye, Paris, Dentu, 1886.

Les lacunes de la biographie

Entre ces témoignages lumineux mais éclatés, peut-on reconstituer la trame continue de la biographie ? Sans pourtant que des sources nouvelles soient invoquées, on semble maintenant s'accorder sur les dates de sa vie : 1810-1896. Si l'on ne dispose, à ma connaissance, d'aucune récapitulation nécrologique, on peut avoir une vision moins lacunaire de son parcours, grâce à deux articles qui lui sont consacrés sur le tard à partir d'entretiens complaisamment accordés dans les années 1880 [5]. Et on peut encore glaner, comme on l'a vu, des notations biographiques dans livres de mémoires de ses illustres amis et leurs correspondances qui ont fait l'objet d'éditions savantes [6].

Camille Rogier est donc né en 1810, du côté de Nîmes où il conserve des attaches [7]. Il fait cependant ses études (les Beaux Arts ?) à Toulouse et c'est donc un Méridional qui "monte" à Paris en 1831. Il s'y fait rapidement une place grâce à un tempérament avenant, à la fois enjoué et intelligent, dont tout le monde continuera à le féliciter.

On ne sait s'il rencontre Gautier dans les ateliers d'artistes - ce dernier se croyait alors une vocation de peintre -, ou Nerval dans ses pérégrinations nocturnes. On sait seulement qu'en 1834, le groupe colonise bruyamment le quartier du Doyenné, à deux pas du Louvre. Houssaye et Gautier parlent aussi d'une vie de labeur, mais Rogier y est le seul à gagner véritablement sa vie grâce à ses illustrations de livres. On fait aussi beaucoup la fête et il est de ceux qui amènent ici les fameuses cydalises qui égayent la vie de l'appartement. Rogier rêve déjà de harems.

Après la dissolution du groupe, en 1837, il s'engage dans un classique voyage en Italie. On ne sait que peu de choses sur ce séjour de trois ou quatre ans entre Florence, Rome et Venise. Mais il affirme que c'est sur un coup de tête qu'il reprend la route, pour Constantinople cette fois. Il raconte avoir eu là, dès son arrivée, une invraisemblable aventure avec une dame de l'aristocratie turque, rencontrée à la promenade des Eaux-Douces d'Asie. De cette histoire, il existe plusieurs versions dont la plus vraisemblable reste celle, pourtant romancée, qu'en offre Nerval dans ses "nuits du ramazan". L'essentiel est que Rogier l'ait racontée avec assez de talent pour se faire remarquer par

la communauté européenne d'Istanboul, recevoir ses commandes, et pouvoir gagner sa vie de son art.

Son habileté lui permet d'exceller dans le portrait; sa curiosité le conduit à accumuler des scènes de genre, très prisées. Cantonné, comme dans le passé, dans les supports légers, il semble quand même avoir obtenu des commandes plus importantes: un dignitaire arménien lui confie ainsi la décoration d'une chapelle. Nerval lui impute même un portrait officiel du sultan Abdulmajid, que nous n'avons pas repéré. Le fait est que c'est un artiste installé qui l'accueille à Constantinople.

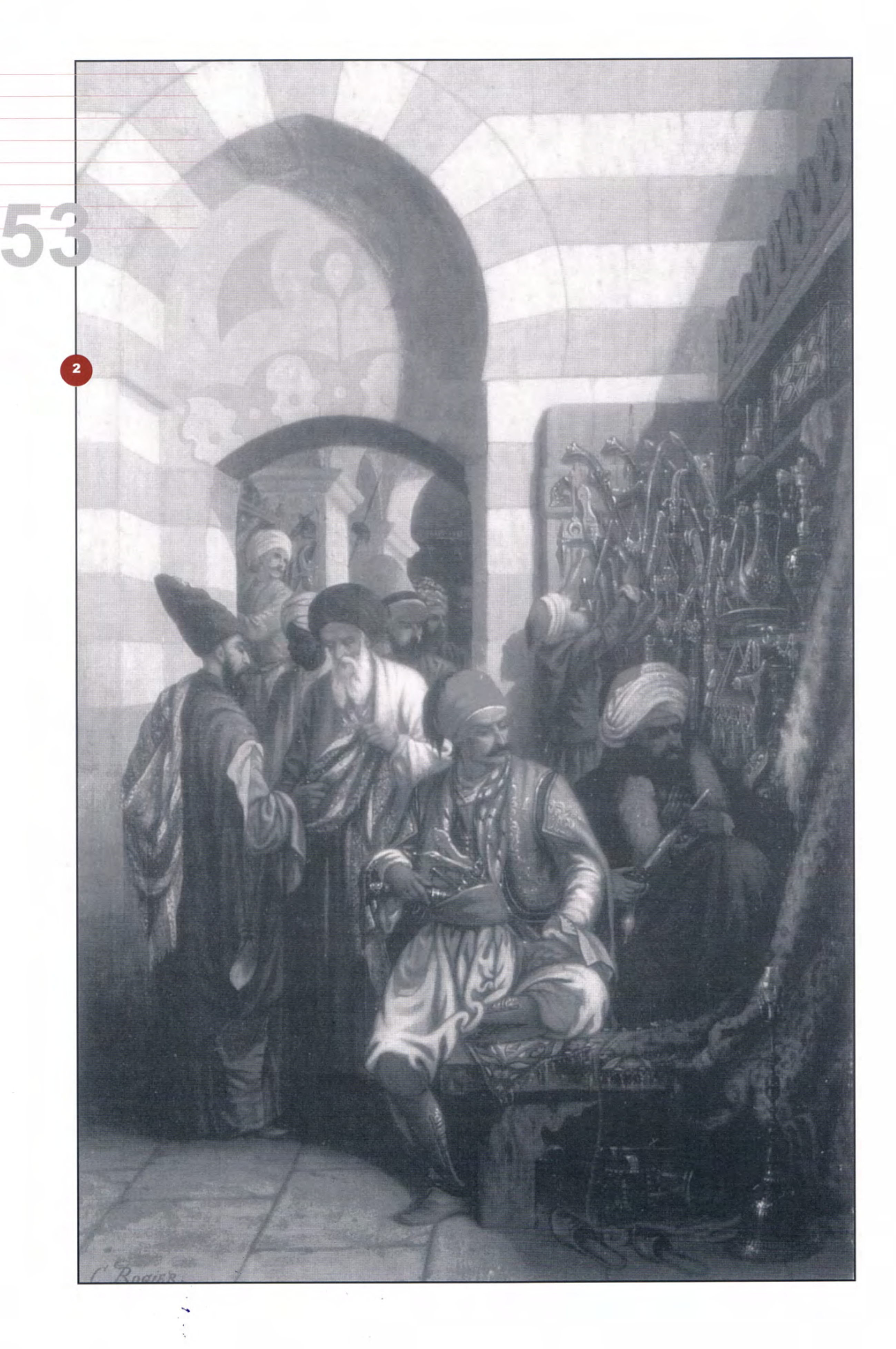
Ils quittent cependant la ville ensemble, et sans retour, quatre mois plus tard. Rentré à Paris, Rogier cherche à exploiter la documentation accumulée pendant son séjour. Il expose au Salon les séries de costumes et des scènes qui vont faire la matière de *La Turquie*, un ouvrage en souscription qui devait compter cinquante planches lithographiques. La première livraison paraît fin 1846 avec, comme on l'a vu, une préface signée de Gautier qui souligne la valeur du témoignage: conformément à sa légende, Rogier aurait su s'introduire dans les intérieurs orientaux et spécialement dans le quartier des femmes. Aucun libertinage pourtant dans cette collection: des vues intimes, plutôt chastes, de la vie des familles. Et puis les classiques scènes de cafés, de boutiques et de cimetières. Le texte courant est informé, souvent démystificateur, aigu dans ses analyses. Malgré les notes élogieuses que Gautier en publie [8], le livre ne suffit pas à réinstaller Rogier dans le milieu artistique parisien.

Est-ce le mauvais sort fait au livre ou l'appel du large qui va l'engager à chercher à repartir séjourner en Orient ? Les troubles qui suivent à Paris la révolution de 1848 compromettent la parution du second volume. Mais le nouveau pouvoir recherche pour Beyrouth un directeur des Postes. C'est une sinécure qui permet de voyager et ne l'empêchera pas d'exercer son art. Il s'y installe pour une douzaine d'années. C'est au cours de ce séjour qu'il rencontre Flaubert et Du Camp, revenus de leur périple sur le Nil. "Il mène là", écrit Du Camp, "une existence fort convenable dans une maison entourée de jardins pleins de mimosas"; avec toutes les commodités que l'on attribue en ce temps à l'Orient: des hamacs où fumer le haschich, une domesticité diligente et un "harem", fort peu convenable celui-là, dont il fait profiter ses amis. Mais c'est de la qualité de sa conversation et de ses collections d'art que le félicitent les voyageurs successifs.

Rogier va délaisser cependant ce paradis dans les années soixante pour bénéficier d'une promotion dans son corps, devenant, à Marseille "Commissaire général pour les Mers du Levant". On suppose que sa nouvelle position lui a permis d'élargir ses collections aux objets d'Extrême-Orient. Continue-t-il à peindre ? Il n'expose plus au

8 Cf. "Salon de 1848", *La Presse*, 10 mai 1848.

2 C'est la première toile de Rogier qui soit réapparue sur le marché (Christie's, 1990) - il en existe une version lithographiée pour l'album *La Turquie*. Le capharnaüm des bazars est une occasion de représenter la variété des "types" et donc des costumes, la splendeur des armes et des bimbeloteries.
- "Marchand d'armes et de curiosités", huile sur panneau, 59x138 cm, courtoisie Éric Grunberg.



Salon depuis longtemps. Et il ne se préoccupe de se faire admettre à l'Académie des Beaux-Arts qu'en 1870, alors qu'il est sur le point de quitter ses fonctions [9].

Sa retraite est assez confortable pour lui permettre de se réinstaller à Paris dans le cadre champêtre de l'avenue Frochot qui compte déjà nombre d'ateliers d'artistes. Il y disposera d'un appartement assez vaste pour installer les vitrines de ses collections. Il revient assez paresseusement à ses activités d'illustrateur de livres [10]. C'est dans ce cadre qu'il reçoit aimablement ses visiteurs. Il leur distribue ses esquisses pour des entreprises délaissées. "Il y a ici-bas", écrit Forgues, "des hommes qui sont contents de leur sort et qui ont raison de l'être. M. Rogier est de ces heureux." Ses amis sont morts et connaissent désormais la gloire. Considéré comme le "dernier survivant de l'époque radieuse du romantisme", Arsène Houssaye lui dédie, en 1896, ses *Souvenirs de jeunesse*. Il ne les a sans doute pas eus en main puisque la vente après décès de ses collections arrive à Drouot dès le mois de mai.

Contours d'une œuvre

Il n'est pas simple d'évaluer l'œuvre de Rogier. À la rue du Doyenné, dit-on, "on le trouvait toujours assis devant son chevalet" (Piot). Rogier est alors surtout illustrateur de livres, et c'est classé dans cette spécialité qu'on le trouve au fichier du cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale de France. Les critiques tardifs ont retenu de lui l'artisan habile, capable de changer de support, d'outil et de manière. Dans cette première manière, l'Orient est encore loin, car son dessin rappelle fort le trait de Nanteuil: on est plutôt dans les brumes oniriques d'Hoffmann, sa grande œuvre de l'époque. Le jeune homme, qui a aussi ses entrées chez Hugo, a l'honneur d'orner une réédition de *Notre-Dame de Paris*.

Mais cette carrière d'illustrateur s'interrompt en 1837, avec son départ pour l'Italie. Là, il va se rapprocher d'une manière qui lui sied beaucoup mieux, celle de maîtres du mouvement et de l'effet: Longhi et surtout Tiepolo, alors méconnu, remplacent les féeries romantiques et les marquises à la Boucher. On ne lui connaît pas de toiles de cette période, aucune en tout cas qui aurait été acceptée au Salon: Rogier a décidément du mal à s'imposer comme peintre.

La seule œuvre qui, de son temps, lui ait été reconnue, est l'album sur *La Turquie*. On sait, par les carnets et les dessins à la plume qui ont récemment vu le jour, que cette série a fait l'objet d'une méticuleuse élaboration. Les croquis, pris sur le vif, dans les lieux publics et les maisons, deviennent dessins à la plume et compositions méditées avant d'être transcrits en lithographies.

On constate cependant un affaiblissement au cours de cette élaboration: entre la densité de vie qui anime ces plumes nerveuses et le caractère un peu

9 Il n'y entrera qu'en 1873, avec une conférence sur "Baalbeck, ancienne Héliopolis" *(Mémoires de l'Académie de Marseille*, 1874).

10 Pour des projets non aboutis sur les *Mille et une nuits* ou *les Mémoires de Casanova.*

3 Femmes au bain turc. La seule représentation "coquine" de Rogier, qui représente plutôt des femmes emmitouflées dans leur costume typique.
- "Entrée du bain". Planche dépareillée pour la seconde livraison de *La Turquie*, 1848.

4 Les Bédouins peuplant familièrement les ruines vénérables étaient un sujet de curiosité pour les voyageurs d'Orient férus d'antiquités, et un thème de tableau. La colonne appuyée sur le mur désigne sans ambiguïté le temple de Bacchus à Baalbek.
- "Jeunes femmes au puits", huile sur panneau, 35 x 11,5 cm. Courtoisie Gros et Delettrez.

3



4

apprêté des lithographies publiées, il y a une déperdition certaine. Comme chez Preziosi qui est, pour le séjour à Istanboul, le contemporain exact de Rogier, on trouve de ces beautés orientales stéréotypées qui se ressemblent toutes un peu: des yeux immenses et des joues pleines sur un menton en cœur. Nerval et Gautier ont souligné l'ambition "anthropologique" de ces portraits: on serait bien embarrassé de distinguer, sinon par des détails vestimentaires, la "Turque" de la "Grecque", l'"Arménienne" de la "Juive" !

Pourtant, à une époque où le public se contente souvent d'impressions superficielles, on trouve là un véritable travail de recherche mené avec le souci du détail exact et d'un large inventaire des "spectacles typiques". Rogier a-t-il joué de malchance pour être finalement contraint de délaisser "la scène typique" où il revenait, avec un bagage mieux rempli que bien d'autres "peintres-voyageurs" ? Il n'a certainement pas reçu la consécration qu'il méritait.

Son séjour libanais en tout cas, mis à part cette après-midi de bamboches avec Flaubert et Du Camp, reste mal connu. Ce n'est que récemment que des toiles et des photographies sur cette période sont réapparues [11]. Rogier s'intéresse toujours aux scènes de rue, au portrait, mais il se soucie de les inscrire dans un cadre plus large, à partir de paysages qu'il croque à l'occasion d'excursions, sur la côte libanaise et vers l'intérieur et peut-être en Égypte. Il semble moins s'agir de Beyrouth où il réside que de petites cités plus pittoresques de la région. Et les ruines qui pullulent en effet donnent aussi des éléments de décor. Une dizaine d'œuvres ont vu de la sorte le jour.

Rogier a-t-il pratiqué la photographie? Il figure dans certains inventaires [12]. Il aurait pu être le dévolutaire du matériel dont Du Camp s'est débarrassé. Cette hypothèse paraît hasardeuse: rien ne permet de dire que Rogier soit cet "amateur frénétique" dont parle Flaubert dans sa lettre à sa mère [13].

Il a par contre servi de sujet à un grand nombre de clichés d'Henry Sauvaire (1831-1896), un méridional lui aussi, venu ici comme interprète en titre de l'ambassade, archéologue et numismate amateur et, accessoirement, merveilleux photographe [14] . On y voit Rogier, vêtu à l'orientale, peignant ou traitant ses amis au milieu d'un groupe de domestiques ou de commensaux, de jeunes femmes aussi qui nous donnent une idée de celles que Flaubert a trouvées ici, dix ans plus tôt. On y trouve aussi témoignage de joyeuses excursions du groupe vers la montagne, notamment cette fameuse mascarade, au début des années soixante, dans le cadre vénérable du Palais de l'Émir Béchir, alors déserté [15].

Tous les témoignages soulignent chez Rogier son entrain à la tâche, on peut quand même diagnostiquer à son sujet une curiosité tous azimuts et même un certain dilettantisme qui se renforcera

11 Issues de la famille, semble-t-il. Je ne sais pas si Rogier a été marié, et je n'ai pas pu identifier dans quel cadre ces collections avaient été transmises. Merci à Lynne Thornton de m'avoir tenu informé de ces arrivées sur le marché de l'art.

12 Cf. notamment Nissan Perez, *Focus East. Early Photography in the Near East*, Harry N. Abrams, New York, 1988.

13 Thèse généreusement soutenue par le regretté Fouad Debbas.

14 Merci à Henry Sauvaire, son petit-fils, de nous avoir ouvert l'accès à sa documentation, aujourd'hui léguée au Musée d'Orsay.

15 D'autres clichés nous donnent des images de l'intérieur bourgeois, très "fin de siècle" de l'avenue Frochot.

16 Il en a ainsi prêté à Ida Dumas, à la maîtresse de Gautier, Ernesta Grisi, et à Gautier lui-même (Cf. Gautier, *Correspondance complète*). L'inventaire après décès de ses collections fait état d'un "fort lot de divers costumes orientaux, de laine et de soie".

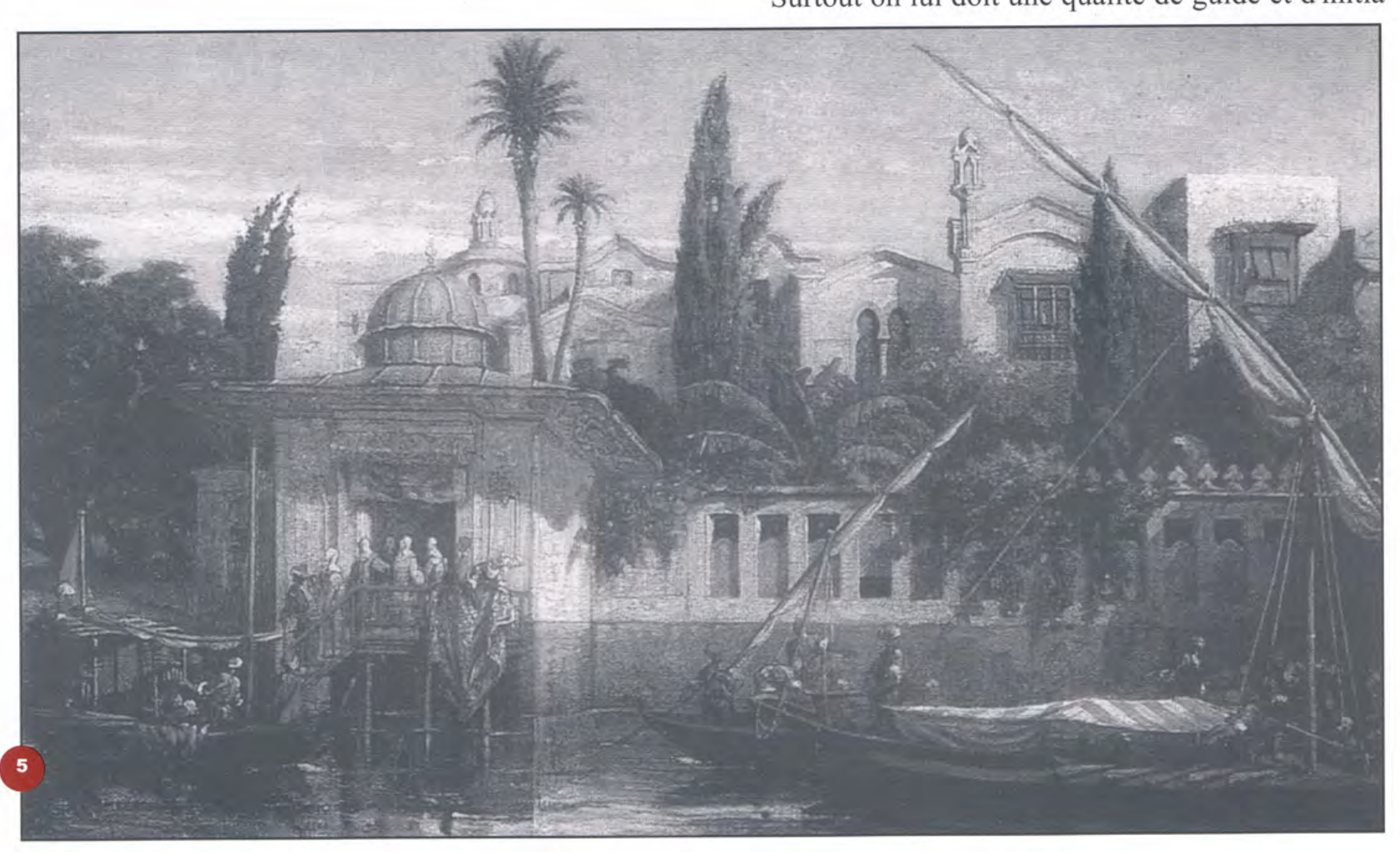
17 La banalité relative de la consommation du haschich en Orient aurait bien pu faire de lui un précieux intermédiaire, mais son nom est absent de l'érudition baudelairienne.

5 Paysage au bord de l'eau passé plusieurs fois en salle des ventes, ce tableau est successivement présenté comme "Maison sur le Bosphore" (à cause du kiosque ottoman), après l'abandon de la piste égyptienne (à cause des moucharabiehs et de la felouque, mais il n'y a pas de témoignage que Rogier soit allé en Égypte), est prudemment rebaptisé "Paysage d'Orient" - huile sur toile, 28 x 40cm ; courtoisie Gros et Delettrez).

avec la passion du collectionneur. C'est sereinement qu'il ne se préoccupera plus de participer de façon aussi visible à la mouvance orientaliste: délaissant après 1848, les cimaises parisiennes, il devient une sorte de peintre du dimanche.

grisettes du Doyenné, jusqu'aux houris aux grands yeux qui peuplent sa maison de Beyrouth, ce trait semble marquer son personnage et ce serait là un élément essentiel de sa quête orientale : "Rogier, né pacha, partit pour l'Orient plus préoccupé d'y trouver un harem que des inspirations" (Houssaye). Dans un autre registre, il n'y a pas de témoignage qu'il ait participé aux fameuses séances de haschich où il est si chic d'être, fin 1845, du côté de l'hôtel Pimodan [17].

Surtout on lui doit une qualité de guide et d'initia-


5

La vie, mode d'emploi

Il reste que toutes les notations que l'on peut collecter engagent à lui reconnaître une contribution plus diverse que son strict apport artistique. Car, par une grâce de son heureux tempérament, Rogier fait partager à son entourage tout le bien qu'il possède.

Ses hôtes notent qu'il fait complaisamment visiter les collections "d'objets d'art et de curiosités" qu'il a accumulées. Mais il prête aussi volontiers, à cette époque de travestissement, les costumes orientaux qu'il a rapportés en nombre [16]; de même que son argent et aussi ses "conquêtes" féminines. Sur ce chapitre, Rogier, contre les usages méditerranéens, se montre particulièrement libéral: depuis les

teur fort appréciée de ses visiteurs. Selon une logique méditerranéenne de la générosité, certains savent à l'occasion lui en être redevables. Après des remarques sans complaisance à l'égard de l'œuvre de Rogier, dont le style lui "paraît fade", Champfleury corrige: "on lui doit en partie le meilleur de l'ouvrage de Gérard de Nerval, les *Scènes de la vie orientale*, qui n'auraient peut-être pas été écrites sans l'appui [qu'il] trouva à Constantinople grâce au peintre qui y était établi". On ne doit pas sous-estimer la qualité de la reconnaissance que Rogier obtint, grâce à son rayonnement personnel, auprès de voyageurs assez perspicaces pour tirer tout le profit de son expérience, de sa connaissance du terrain, de sa conversation même. Les méridionaux savent le prix de cette forme de création oisive, qui conduit à se mettre en

frais en toute circonstance, pourvu que l'on soit en compagnie et à faire, dans ce registre, œuvre de création.

Par son inachèvement même, on peut voir dans la destinée de Rogier une réussite d'un autre ordre, qu'il n'est pas si fréquent d'atteindre.



6 "Directeur des postes françaises à Beyrouth occupé à peindre son tableau d'une rue de Latakiéh en 1861" (Ancienne coll. Henry Sauvaire. La légende est celle du tirage de cette photographie dans la coll. Fouad Debbas).

**7 Excursion à Beiteddine. Légende de la photographie : "Costumes syriens de Mr Rogier" [et, de g. à droite] "Drogman de M. Rogier", "Gornier, chancelier à Alexandrie en 1862", "Gervais, attaché au consulat de France à Beyrouth", "Rogier en costume syrien".
- Photo Henry Sauvaire; ancienne coll. Fouad Debbas.**